



© Philippe Garcia

Valérie Mréjen

C'est la plus atypique. D'abord vidéaste, elle n'a pas rêvé d'être écrivain, elle ne se place pas dans l'ombre des grands, elle n'écrit pas pour dénoncer le monde, ni mettre ses tripes dans sa prose. Valérie Mréjen est modeste. Mais d'une modestie fine, de ceux qui refusent étiquettes et autres petits milieux, parce qu'ils savent que le travail de la langue est irréductible aux genres. Et son nouveau (et deuxième) récit, *L'Agrume*, confirme bien ce qu'on ressentait déjà avec le premier, *Mon grand-père* (Allia, 1999) : qu'un projet peut être modeste, seule compte la belle (mais tellement rare) coïncidence entre l'intelligence de la forme et l'authenticité du propos. De la vidéo à l'écriture, Mréjen a compris ça, qui travaille sur les mots (les maux), souvent absurdes, échangés entre parents d'une même famille, partenaires qui s'aiment mal, amis qui ne s'entendent pas. Incommunicabilité, malentendus, glissements et ratages : le tout toujours mis en œuvre par une économie formelle qui est, plus qu'une simple marque de fabrique contemporaine, sa vraie force. *L'Agrume* n'y échappe pas : évitement du pathos, de l'autovictimisation hystérique, de toute complaisance et bonne tenue à distance affective de la matière autobiographique, pour dire avec une justesse troublante une histoire d'amour fantasmée plus que vécue par une jeune femme. Ecrit par blocs de texte comme autant de plans vidéo, entre roman, poésie, cinéma et art contemporain, *L'Agrume* relève d'un vrai décloisonnement formel sans rien perdre en sensible : un objet transgenre. Et dans le genre, une réussite.

Nelly Kapriélian

L'Agrume (Allia).

Extrait dans notre supplément rentrée littéraire.